



MATHIEU-ROBERT SAUVÉ

LE LAURENTIEN

La vie de Marie-Victorin

vlb éditeur

MATHIEU-ROBERT SAUVÉ

LE LAURENTIEN

La vie de Marie-Victorin

v1b éditeur

Première partie

1885-1920

Enfance et jeunesse

1. 1885-1901 : L'enfant du grand ruisseau

*La science est une mystique, qui rejoint
l'autre sur les mêmes sommets¹*

Conrad Kirouac naît le 3 avril 1885 à Kingsey Falls, un village agricole de l'Estrie. Il est le fils de Philomène Luneau et de Cyrille Kirouac, mariés le 29 août 1882. À son acte de baptême, daté du 5 avril, figurent trois prénoms, comme c'est l'usage : Joseph-Cyrille-Conrad. Les parrain et marraine, Louis Conrad et Adélaïde Gingras, sont des agriculteurs voisins qui n'ont pu signer en raison de leur analphabétisme, selon Robert Rumilly, premier biographe de Marie-Victorin². La chose n'était pas rare.

Le 3 avril 1905, jour de son vingtième anniversaire, Marie-Victorin évoquera sa naissance dans son journal intime : « C'était, m'a-t-on dit, le Vendredi saint à 15 heures. Combien de fois m'a-t-on répété que, à cause de cela, je ferais un saint ou un scélérat³ ! »

Conrad survivra aux multiples maladies infantiles qui décimaient les familles à l'époque. Dans ce cas précis, le mot est faible : deuxième enfant du couple Kirouac-Luneau, il sera le seul garçon, sur onze naissances, à en réchapper, avec cinq de ses sœurs.

1. Cité dans Robert Rumilly, *Le Frère Marie-Victorin et son temps*, Montréal, Éditions des Frères des Écoles chrétiennes, 1949, p. 95.

2. *Ibid.*, p. 2.

3. Frère Marie-Victorin, *Mon miroir. Journaux intimes, 1903-1920*, éd. établie par Gilles Beaudet et Lucie Germain, Montréal, Fides, 2004, p. 158. Les citations datées de *Mon miroir* ne seront pas référencées en notes.

On sait peu de choses des activités du père, Cyrille, pendant les premières années de leur vie en Estrie, sinon qu'il était marchand général, établi à Kingsey Falls, puis à Coaticook. Il avait fondé lui-même ses deux magasins grâce à sa formation à l'Académie commerciale de Québec. Faisait-il de bonnes affaires? On n'en sait rien, mais on peut en douter, puisqu'il renoncera à ces commerces pour s'établir à Québec en 1890, cinq ans après la naissance de Conrad. La raison : l'entreprise de son père, François, lui est cédée ainsi qu'à son frère Napoléon. Cyrille en devient le patron, Napoléon restera dans son ombre.

Conrad parle de lui comme d'un homme au « vigoureux caractère ». Il le dit « très intelligent, instruit, excellent chrétien, un peu libéral d'idées dans sa jeunesse (mode de Québec), graduellement assagi dans l'âge mûr ». Son père, ajoute-t-il, était « un homme puissamment sexué. C'est un trait des Kirouac, qui ont tous d'énormes familles⁴ ».

Quand le paternel prend la pose pour la postérité, il affiche l'assurance d'un homme qui a réussi. Mais une photo conservée aux archives de l'Université de Montréal le montre jouant du violon à l'arrière de leur demeure, pipe aux lèvres et chapeau sur la tête. C'est un homme différent, qui apparaît affable, joyeux. On devine qu'il savait amuser la galerie au retour de la messe.

Quant à Philomène, son fils n'a pour elle que des éloges :

[Elle était] d'une beauté remarquable, très douce, très tendre, infiniment patiente. Elle était très intelligente aussi, mais elle n'avait fréquenté que la petite école du rang Saint-Norbert [...]. Elle avait voyagé, vu le monde, elle lisait, et jamais dans les relations de mon père, elle ne se compromettrait d'autre façon. Son manque relatif d'instruction fut toujours pour elle une souffrance : elle était simple, discrète, consciente de ses limites. Pour ne pas nous humilier quand nous devînmes religieux, elle ne nous écrivait jamais!

4. Marie-Victorin à Marcelle Gauvreau, 10 novembre 1935.

Pour lui, elle avait toutes les vertus de la femme idéale, ce qui inclut l'humilité chrétienne. Elle correspond à un archétype de mère de famille du XIX^e siècle québécois ; féconde et effacée, entièrement dévouée à ses enfants, elle aurait été bien étonnée qu'on écrive sur elle plus d'un siècle après sa mort. Conrad considère sa mère comme une « sainte véritable », et utilise très souvent ce mot à son propos :

Même aujourd'hui, après avoir vu la vie, et rencontré beaucoup de monde, je persiste dans cette idée. Son image grandit en moi, avec les ans. Quand elle eut rendu le dernier soupir, son confesseur me dit qu'elle s'en était allée avec son innocence baptismale, à cinquante ans. Je le crois, je le sais. Si la sainteté est faite de pureté vraie, conjugale ou non, de bonté, de patience, de charité ardente et discrète, c'est elle la sainte ! Je n'ai pas souvenir d'une action, d'un mot, que je pourrais aujourd'hui, avec l'expérience de la vie, considérer comme répréhensible.

Le futur Marie-Victorin semble avoir observé la vie intime de ses parents avec une certaine circonspection, et le regard, parfois quelque peu incongru, d'un naturaliste : « Il est clair pour moi que mon père, très amoureux de sa femme, la plus belle fille de Saint-Norbert, ai-je toujours entendu dire là-bas, dut lui faire partager une vie génitale très chargée », confiera-t-il sans détour dans une de ses nombreuses lettres à Marcelle Gauvreau.

Les premières années de vie de Conrad semblent s'être déroulées sans épreuves particulières. « J'ai peu de souvenirs de ma tendre enfance, et des voyages que j'ai faits jeune. Mes réminiscences un peu claires datent de 1890. Nous demeurions alors à Saint-Sauveur, en face de Notre-Dame-de-Lourdes », relate-t-il. Peu de folies de jeunesse dans la fratrie. Sa sœur Adelcie et lui auraient fait une « escapade par laquelle nous avons failli mettre le feu à la maison », mais on n'en saura pas plus sur cet épisode. Conrad était-il turbulent ? Rebelle ? Peut-être certains

jours. Mais ses proches le décrivent comme un enfant sans histoires si on exclut, bien sûr, ses ennuis de santé.

La maison de François Kirouac

Le patronyme Kirouac, qui s'écrit de différentes manières (Kerouac, Keroack, Kyrouac, entre autres), vient du mot breton *kervoac*, signifiant « village au sol mou », selon l'Association des familles Kirouac, OBNL québécois fondé en 1986. C'est dans le Finistère, région côtière du nord de la Bretagne, que les ancêtres de Marie-Victorin ont pris ce nom par lequel on désignait leur terre. Des hameaux périphériques de la commune de Lanmeur portent des noms contenant le vocable (Kervoac Creiz, Kervoac Izella, Kervoac Huella).

Alexandre de Kervoac aurait fait la traversée vers le Nouveau Monde en 1726. Il se marie avec Louise Bernier en 1732, à Cap-Saint-Ignace. Le couple a trois garçons. L'aîné, Simon-Alexandre, aura quinze enfants, dont l'un sera l'aïeul du Kerouac le plus célèbre d'Amérique: Jack. La commune de Lanmeur a d'ailleurs son monument en l'honneur de l'écrivain de la *beat generation*, qui était fier de ses racines. « N'oublie jamais que tu es Breton », lui répétait sans cesse son père, Léo-Alcide Kirouac », relate le journaliste Jacques Besnard, qui précise que la graphie *Kirouac / Kerouac* est « fluctuante jusqu'à l'installation de Léo-Alcide aux États-Unis, où le patronyme Kerouac s'impose⁵ ».

Le plus jeune des trois fils Kervoach, Louis, aura quant à lui dix enfants, dont Pierre, l'arrière-arrière-grand-père de Conrad, né en 1777⁶.

Sautons une génération pour en arriver à François Kirouac (1826-1896), grand-père paternel de Conrad et per-

5. Jacques Besnard, « Les poissons de la mer parlent breton », *Slate.fr*, 24 février 2019.

6. Généalogie de Louis-Grégoire Kirouac sur le site internet Généalogie du Québec et d'Amérique française, *nosorigines.qc.ca*.

sonnage majeur de l'histoire de Saint-Sauveur, village aujourd'hui fusionné à la Ville de Québec. Il a mené tambour battant une carrière politique tout en gérant son commerce avec un sens aigu des affaires. Maire du village pendant plus de vingt ans à la fin du XIX^e siècle, il sera échevin de la Ville de Québec, président de l'Union Saint-Joseph, directeur du chemin de fer de la Rive-Nord, vice-président de la Société des prêts et placements, en plus d'être un bénévole de la société philanthropique Saint-Vincent-de-Paul pendant plus de quarante ans. Une rue de Québec porte son nom depuis 1987, dans le quartier Limoilou, en parallèle avec le boulevard Charest. « Ce nom rappelle le souvenir de François Kirouac. Il fut maire de l'ancienne municipalité de Saint-Sauveur, de 1870 à 1883 et de 1888 à 1889 », indique la Commission de toponymie du Québec.

Marie-Victorin garde de l'homme un souvenir révérencieux. « Le grand-père Kirouac, Chevalier du Saint Sépulcre et Camérier de cape et d'épée de Léon XIII, était un patriarche et un saint », écrit-il sans détour en 1935. Dans la famille, l'aïeul occupe une place de la plus haute autorité. Ses petits-enfants le voient peu, mais il ne manque pas d'officier la bénédiction, cette cérémonie du Premier de l'an où les enfants, à genoux, sont bénis par le chef de famille, généralement le père. Chez les Kirouac, c'était François qui voyait se recueillir à ses pieds jusqu'à cinquante descendants.

Sa femme, Julie-Marie Hamel, aura huit fils et au moins deux filles. Lorsque François Kirouac meurt, en 1896, il laisse à ses successeurs une entreprise florissante. À son tour, Cyrille s'emploiera à la faire croître et l'enrichira substantiellement.

Quand Cyrille et Philomène s'installent à Saint-Sauveur avec leurs enfants, le bâtiment du 829, rue Saint-Vallier indique en façade « Kirouac & fils, farines, grains et provisions ». On est dans la Basse-Ville, mais la résidence familiale affiche l'aisance des gens prospères ; il y a notamment un piano, signe de réussite bourgeoise au XIX^e siècle. Conrad écrit, en 1904 :

C'est là que se sont écoulées dix années, douces, heureuses, comme des rayons de soleil. Cette chère demeure était en brique avec deux bay-windows et un balcon surmonté d'une tourelle. En arrière, un jardin qui jetait des notes vertes sur le rouge des briques et le gris des hautes clôtures⁷.

Un écolier fragile

Il y a peu de photos de Conrad enfant. Celles qui ont subsisté sont typiques de l'époque: les sujets, tirés à quatre épingles, regardent fixement la caméra avec un air sérieux, parfaitement immobiles, sans sourire. Les temps d'exposition étaient longs et les frais, substantiels: un portrait de famille était une affaire solennelle.

Sur un cliché daté de 1889, on voit Conrad avec ses trois sœurs; debout, portant un gilet boutonné avec une collerette de dentelle, il penche légèrement la tête. Quelques années plus tard, deux sœurs se sont ajoutées au milieu du salon somptueux. Le futur botaniste est assis sur un buffet ouvragé, un peu en retrait, et porte cette fois une lavallière. Il a les cheveux foncés, peignés avec soin, et son visage rond, lèvres entrouvertes, est attentif. Ce sont d'authentiques portraits bourgeois; on aperçoit une peinture au cadre doré dans le premier, et un large foyer dans le second. Les sœurs portent des robes témoignant de leur rang: étoffes fines, crinolines, dentelles.

Tous les biographes rapportent que Conrad Kirouac est un garçon à la santé chancelante⁸. Les enfants, à la fin du XIX^e siècle,

7. *Mon miroir*, p. 158.

8. Outre Robert Rumilly, dont l'ouvrage a paru en 1949, Gilles Beaudet a publié en 1991 un livre court sur la vie du frère, et Pierre Couture a fait paraître une biographie en 1996. D'autres monographies existent, notamment celles de L.-Ph. Audet, de Madeleine Lavallée et d'André Lefebvre. Des films ont aussi été produits, dont, en 2024, *Dis-moi pourquoi ces choses sont si belles*, réalisé par Lyne Charlebois.

ont une espérance de vie limitée. Beaucoup trépassent des suites d'infections diverses. Des maladies qui semblent aujourd'hui anodines – diphtérie, scarlatine et rougeole, notamment – provoquent des deuils à répétition dans les familles. Les Kirouac n'y échappent pas : aucun des cinq frères de Conrad n'y survivra. De quoi précisément, et à quel âge, sont-ils morts ? Je n'ai pas pu le déterminer, ce qui témoigne peut-être de la triste banalité de la mortalité infantile à l'époque. Il reste que, pour le seul garçon survivant de cette hécatombe, chaque journée devait être perçue comme un cadeau précieux.

De quoi souffre exactement le petit Conrad ? Sur ce sujet encore, les biographies et documents d'archives sont peu diserts. Lui-même n'en parle guère dans son journal. Il apparaît probable qu'il était déjà atteint de la tuberculose qui lui sera officiellement diagnostiquée quelques années plus tard. Il aura aussi des problèmes cardiaques, mais on ignore à quel âge apparaissent leurs premières manifestations.

La maison de la rue Saint-Vallier convient à la famille pendant la majeure partie de l'année. Mais elle présente de sérieux inconvénients durant la saison chaude. Les effluves des réservoirs de gazoline dans la cour arrière rendent l'air irrespirable, surtout au rez-de-chaussée, qui est aussi très humide. De plus, une écurie voisine accueille plusieurs chevaux qui vont et viennent du matin au soir⁹. On imagine sans peine les désagréments pour un enfant aux prises avec des difficultés respiratoires.

Il apparaît probable que cette réalité fait craindre le pire à sa mère. La moindre fièvre peut s'avérer fatale pour Conrad, et elle est prête à tout pour le protéger. C'est ainsi que, pour le soustraire aux miasmes de la ville, du moins durant les grandes vacances, elle l'envoie au grand air le plus souvent possible.

Conrad séjourne donc très jeune chez ses grands-parents maternels, à Saint-Norbert d'Arthabaska, raconte Robert

9. Ces informations sont tirées du procès *Elmina Caron c. Conrad Kirouac*, p. 51. Nous reviendrons plus loin à cette affaire de famille.

Rumilly dans *Le Frère Marie-Victorin et son temps*. Ces retraites lui ont-elles sauvé la vie? Peut-être. Chose certaine, elles permettent au petit Conrad de découvrir des secrets de la campagne auxquels un enfant de la ville n'aurait pas eu accès.

Il y passera beaucoup de temps à marcher dans la forêt et le long des rivages. Il observera la nature, bien entendu, mais aussi les hommes, femmes et enfants de Saint-Norbert. Il s'en inspirera largement lorsque viendra le temps de rédiger les textes de dix à vingt pages inspirés de la vie rurale qui seront regroupés sous le titre de *Récits laurentiens*, en 1919.

Marie-Victorin raconte qu'une de ses plus grandes joies apparaît dans ses promenades en solitaire. « Le grand ruisseau sera la passion de mon enfance », écrira-t-il dans les *Récits*. Le garçon s'attarde au bord d'un cours d'eau où il apprend à pêcher la truite. Ce poisson nerveux et rusé se laisse parfois déjouer par le petit Conrad, armé d'un bâton et d'une ficelle plombée.

Durant un été, il plante des graines dans un potager, en contrebas de la maison. Il sème de l'avoine, du blé, de l'orge et du sarrasin. Chaque jour, il arrose ses semences et observe avec joie les graines s'ouvrir et germer; puis les tiges s'allongent et des bourgeons forment des fleurs, puis des fruits. Un beau matin, la jument du voisin dévore sa récolte en quelques coups de dents. Furieux, il veut s'en prendre au propriétaire du cheval, dont la négligence a ruiné sa récolte. Sa tante lui conseille de mettre « ce gros chagrin au pied de la croix¹⁰ ».

Conrad se rend également souvent à L'Ancienne-Lorette, un village où la famille paternelle se retrouve depuis plusieurs générations. Cyrille a hérité de la maison de François Kérouac qu'on appelle « la Volière », où convergent cousins, cousines, oncles et tantes qui habitaient Québec: « presque tous venaient passer le dimanche en famille, on y soupait et

10. Frère Marie-Victorin, *Récits laurentiens*, préface d'Albert Ferland, Montréal, Éditions des Frères des Écoles chrétiennes, 1919, p. 91.

il y avait parfois de très grandes réunions, jusqu'à trente ou quarante personnes», relate Marie-Victorin en 1923¹¹. Une photo conservée à l'Université de Montréal montre cette belle demeure de pierre pourvue de trois mansardes et d'une grande galerie couverte. Un chemin sinueux dans le jardin fleuri mène à l'escalier.

L'Académie commerciale

Mais la plus grande partie de l'année, il la passe à Québec. Il fréquente l'École Saint-Sauveur, rue Sauvageau. Dans cet établissement tenu par les Frères des Écoles chrétiennes, il se révèle excellent écolier, avide de savoirs. Il apprend si vite la lecture qu'on lui demande d'aider les enfants de son âge. Si sa santé ne cesse d'inquiéter son entourage, le jeune garçon est d'une vigueur intellectuelle peu commune. «Je grandissais. Petit à petit, j'avais passé toutes les classes de Saint-Sauveur où mon dernier professeur fut le frère Patricius, que Dieu a rappelé à lui¹².» Patricius, né Joseph Lambert, meurt en effet en 1896, alors que Conrad est âgé de 11 ans.

Durant ces années, il rend régulièrement visite à l'abbé Octave Audet, aumônier du couvent de Sillery, «un vieillard savant, d'aspect très austère, mais qui aimait les enfants», comme le relate le frère M.-Cyrille¹³. Durant ces rencontres, le vieil homme initie l'invité à effectuer diverses expériences optiques au moyen d'appareils de sa conception. «Il y avait là des prismes qui affolaient le petit Conrad. L'abbé Audet l'emmenait aussi dans une chambre noire érigée sur le terrain, où il pouvait contempler, sur un grand carton blanc, les eaux bleues du fleuve

11. Elmina Caron c. Conrad Kirouac, p. 33.

12. *Mon miroir*, p. 159.

13. Frère M.-Cyrille, «Hommage de la jeunesse au frère Marie-Victorin», *Bulletin du très saint enfant Jésus*, mars-avril 1945, vol. 31, n^{os} 8-9 (et cit. suiv.).

Saint-Laurent, le paisible village de Saint-Romuald, les élèves du couvent qui jouaient dans le parterre, et toutes sortes de choses merveilleuses.»

L'aumônier, qui était de toute évidence un «patenteux» inspiré par la modernité, faisait chausser des «souliers électriques» à ses élèves, à qui des décharges faisaient exécuter des «danses fort amusantes». L'histoire ne dit pas si Conrad a enfilé ces chaussures, mais on sait qu'il prenait plaisir à manipuler les «fioles innombrables dont le contenu servait à des expériences de chimie épatantes». L'abbé prétendait par ailleurs posséder un miroir capable de refléter l'état des consciences!

Ces premières manipulations, auxquelles s'ajouteront d'autres expériences personnelles menées au côté d'un autre professeur, le frère Lucien, donneront au tout jeune homme l'envie d'en savoir plus sur la dimension cachée de la nature. Mais la chimie comporte des risques: «deux fois, il faillit mettre le feu» à la maison familiale.

À sa sortie de l'école primaire, on retrouve Conrad à l'Académie commerciale de Québec. L'établissement d'enseignement est l'équivalent d'une école secondaire dans notre système scolaire actuel, mais d'une classe à part. Cyrille l'avait fréquenté dans sa jeunesse, et plusieurs enfants de bonne famille y sont dirigés.

À l'origine, l'école a, comme son nom l'indique, une vocation essentiellement commerciale. Un document des archives des Frères des Écoles chrétiennes rapporte qu'elle est divisée en avenues et en rues imitant celles d'une ville, «le long desquelles sont situés les banques, les maisons de commerce, de gros et de détail, le bureau de poste, etc.». Les élèves des premières cohortes recevaient un montant d'argent, fictif, qu'ils devaient investir judicieusement pour se préparer à faire leur entrée dans le monde des affaires.

À sa fondation, en 1862, l'Académie commerciale s'appelait la Quebec Commercial Academy, et tous les cours étaient

donnés en anglais. À l'époque, l'élite de Québec est d'expression anglaise, et les meilleures écoles enseignent dans cette langue.

Dans la revue *Reflets lasalliens*, organe d'information des Frères des Écoles chrétiennes, Guy Lemire retrace les premiers temps de l'histoire de l'Académie. Logée dans un édifice appartenant à l'église des Jésuites, sur la rue Dauphine, elle engageait des professeurs au salaire annuel de 200 \$. Le directeur et ses assistants « formaient une équipe de Frères hautement qualifiés par leur science et leur compétence. Ils venaient tous des États-Unis. [...] L'enseignement se donnait en anglais, sauf pour les cours de religion¹⁴. »

La création de la Quebec Commercial Academy est annoncée dans les journaux : les Frères des Écoles chrétiennes de Québec, « cédant aux instances de plusieurs pères de famille, des amis de l'éducation et du clergé », y offrent des cours aux enfants qui ne veulent ou qui ne peuvent être admis dans leurs classes gratuites. Le but, « après l'enseignement de la morale et de la religion », précise-t-on, est d'offrir une éducation commerciale et industrielle¹⁵. Dans un prospectus distribué aux parents, on rappelle que l'école permet « aux jeunes Canadiens français de Québec de maîtriser la langue anglaise sans fréquenter de High School protestant¹⁶ ».

À sa fondation, l'école accueille 150 élèves. Trois ans plus tard, elle en compte deux fois plus. L'enseignement, en fait, n'est pas que d'ordre économique. On y apprend la lecture, l'écriture, le « calcul mental et pratique », la grammaire et, bien sûr, l'instruction religieuse. S'ajoutent, pour certains élèves, la géographie, l'histoire, des éléments d'algèbre et de géométrie

14. Guy Lemire, « L'Académie de Québec, un parcours glorieux », *Reflets lasalliens*, mai-juin 2008. On appelle également « Lasalliens » les frères des Écoles chrétiennes.

15. *Ibid.*

16. Académie commerciale, prospectus non daté, Laval, archives des FEC.

pratique. La tenue de livres comptables et la correspondance commerciale sont également abordées. « Le rayonnement de l'Académie impressionne la population et surtout les autorités civiles, scolaires et religieuses. L'Académie gagne des prix et des mentions aux expositions de Québec et de Montréal, et même à l'exposition universelle de Paris en 1878 », lit-on dans le même prospectus. Un bâtiment de trois étages, érigé en 1893 sur la rue Saint-André (qui sera rebaptisée rue Cook), abrite les classes et loge les membres de la congrégation. « C'est dans ces locaux que Frère Marie-Victorin a fait ses études, qu'il termina en 1901 pour se diriger chez les Frères des Écoles chrétiennes avec son ami, Ferdinand Légaré (Frère Neil-Léontius) », relate Lemire, qui cite le botaniste à propos d'un de leurs meilleurs professeurs, homme érudit qui exercera sur ses élèves une influence manifeste : « Il y avait surtout Frère Lucien, sorte de Pic de la Mirandole, d'encyclopédie vivante, complètement dépourvu d'emprise sur nous quand il s'agissait de discipline, mais qui régnait sur nos esprits et nous donnait le goût du travail intellectuel. »

Né Auguste Serres (1869-1929), Frère Lucien est chargé des cours de science, de littérature française, d'histoire et de géographie. Autodidacte, l'enseignant maîtrise admirablement sa matière¹⁷. Si ses élèves peuvent parfois chahuter durant les leçons de français ou d'histoire, Marie-Victorin écrira que ses camarades et lui étaient en fait « les plus dociles de ses disciples. Ô les belles années, avec des maîtres aimés et avec des amis, qui, avec avidité, buvaient à la même source ».

Il dira qu'une partie de son amour des lettres lui venait du frère Lucien, qui avait fondé en 1896 le Cercle Crémazie, une société littéraire composée d'étudiants et de diplômés de l'Académie, qui « fournissait aux étudiants l'occasion de s'exercer à

17. Pierre Couture, *Marie-Victorin : le botaniste patriote*, Montréal, XYZ, coll. « Les grandes figures », p. 13; Gilles Beaudet, *Frère Marie-Victorin*, Montréal, Lidec, coll. « Célébrités canadiennes », 1991, p. 5.

la parole publique, d'apprendre la littérature, l'histoire, et de s'ouvrir aux problèmes sociopolitiques¹⁸». Les rencontres se déroulaient le dimanche après-midi.

Cette activité marquera suffisamment l'étudiant pour qu'il reprenne l'idée d'un réseau intellectuel quelques années plus tard, au Collège de Longueuil, en créant le Cercle La Salle, qui aura tant de succès qu'on ouvrira un second chapitre pour les anciens du collège. Nous y reviendrons.

« Ah ! les bons professeurs et les excellents camarades », dira-t-il de ses années à l'Académie. Certaines épreuves demandaient pourtant beaucoup d'efforts au littéraire qu'il était.

Par la suite, il mentionnera qu'il a revécu en pensée ces « heures de lancinante torture devant le sphinx implacable et divers des problèmes arithmétiques ». Mais il reconnaîtra que le « cauchemar mathématique » aura été compensé par les bienfaits de ses autres apprentissages.

Conrad complète néanmoins sa scolarité à l'Académie commerciale sans grande difficulté. Sensible au fait que la matière n'est pas aussi facilement assimilée par ses compagnons, il lance même avec Ferdinand Légaré des activités de rattrapage, le jeudi soir. Ces rencontres, qui doivent permettre aux élèves plus lents de ne pas perdre le rythme, se tiennent à la boutique des parents de son ami. Le futur pédagogue se révèle dans cette initiative. Il découvre le plaisir de partager ses connaissances avec les autres. Il forme une bonne paire avec Ferdinand qui, comme on l'a vu, choisira aussi de revêtir la soutane.

Un autre enseignant, rapporte Gilles Beaudet, a marqué le jeune homme. « Le frère Neil exerçait un ascendant considérable sur ses élèves. Servis par une forte culture et un sens artistique très développé, ses dons naturels devenaient de puissants instruments d'apostolat¹⁹. » Son amitié avec Neil,

18. *Mon miroir*, p. 13.

19. Gilles Beaudet, *Frère Marie-Victorin*, p. 6.

écrivra Marie-Victorin, lui donnera « l'attrait, la conviction », puis « la force et, enfin, le sacrifice²⁰ ».

Après le décès de Ferdinand Légaré, en 1938, il se remémore leurs années d'études dans son oraison :

Durant notre séjour à l'Académie commerciale, nous étions tout un groupe d'élèves de la paroisse Saint-Sauveur. Nous faisons le trajet ensemble, matin et soir, par la côte d'Abraham et la rue Saint-Vallier. Le père de Ferdinand Légaré tenait boutique de sellier, angle des rues Saint-Joseph et Saint-Vallier. C'était notre lieu de rendez-vous [...]. Le dimanche matin, nous montions à pied, de bonne heure, à l'Académie car il n'y avait pas de tramways matinaux. [...] Il y avait aussi une grande intensité de vie intellectuelle²¹.

Une influence pédagogique

C'est à l'âge de cinq ans, soit dès ses premiers jours d'école, que Conrad Kirouac croise pour la première fois la route des Frères des Écoles chrétiennes, une congrégation qui marquera toute sa vie.

Ce sont ces frères enseignants dévoués et humbles qui lui montrent ses premières règles de grammaire et lui donnent les premiers rudiments d'arithmétique, sans parler bien sûr, des cours de religion. Cette congrégation qui s'est donné pour mission l'éducation des enfants, en particulier dans les quartiers pauvres, assurera sans discontinuer sa formation scolaire jusqu'à son entrée à l'université. À 16 ans, il choisira de se joindre à leur congrégation, et y demeurera jusqu'à sa mort. Qui étaient ces frères ?

20. *Mon miroir*, p. 159.

21. Diane Baillargeon *et al.*, « Marie-Victorin, l'itinéraire d'un botaniste », exposition virtuelle, Archives de l'Université de Montréal.

Peu présente de nos jours mais toujours active, la congrégation a été fondée en 1692 à Reims par Jean-Baptiste de La Salle (1651-1719), un ecclésiastique français canonisé en 1900. On l'appelle alors l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes. « La fin de cet Institut est de procurer une éducation humaine et chrétienne aux jeunes, spécialement aux pauvres », dit l'article 3 de la Règle des Frères des Écoles chrétiennes. Longtemps, la mission des Frères se concentrait autour des familles d'artisans et d'ouvriers français qui ne pouvaient pas payer pour faire éduquer leurs enfants. Avec le temps, elle s'est élargie.

Arrivés dans le Nouveau Monde en 1837 à la suite d'un appel lancé par Jean-Jacques Lartigue, l'évêque de Montréal, qui déplorait les lacunes en matière d'effectif dans les écoles canadiennes, les Frères des Écoles chrétiennes s'installent d'abord à Québec, puis à Trois-Rivières et à Ottawa – où ils défendront les droits linguistiques des Franco-ontariens. Un chapitre voit même le jour à New York.

Au Canada, la congrégation connaîtra son apogée dans les années 1960, alors qu'elle comptera 1300 membres. Mais dès la fin du XIX^e siècle, l'Institut compte 36 établissements, dont 32 au Québec. En 1903, on dénombre 400 frères pour 16 000 élèves. Ils enseignent à tous les niveaux du primaire jusqu'au collège classique. On trouve sous leur administration des pensionnats, des externats et des écoles de quartier. À Montréal, ils possèdent six écoles : Plessis, Saint-Henri, Saint-Jacques, Saint-Joseph, Sainte-Brigitte et Mont-Saint-Louis. Les religieux logent parfois sur leur lieu de travail, parfois dans une résidence attenante.

Vieillissante au Québec, la congrégation y compte aujourd'hui moins de 200 membres. Mais avec 4000 religieux dans la décennie 2010, elle demeure présente dans les 76 pays où elle continuait d'œuvrer.

Dans la région de Québec, l'influence de la congrégation passe les portes de l'institution universitaire. Le frère Clément Lockquell est professeur de littérature à l'Université Laval, et

deux autres frères des Écoles chrétiennes s'illustrent dans le même établissement en fondant la Faculté de commerce, qui deviendra la Faculté des sciences de l'éducation. Pratiquant le rare loisir de l'entomologie, leur coreligionnaire Firmin Laliberté, quant à lui, collectionne les papillons. En soixante-deux ans de travail, le frère Laliberté a amassé 100 000 insectes de 80 pays... On peut en admirer certains spécimens à l'Insectarium de Montréal, car il a légué sa collection à la Ville.

Mais il s'agit d'exceptions : peu de frères se lancent dans des carrières universitaires. La mission pédagogique des Frères est centrée autour de l'école primaire et secondaire et n'inclut pas la recherche. Il s'agit de former les jeunes de la relève, un travail qui doit se faire dans l'humilité et l'abnégation. En principe, selon les règlements en vigueur dans la congrégation, les membres ne devraient pas fréquenter l'université. Nous verrons que pour déroger à cette règle, Marie-Victorin devra obtenir une dispense. Cela ne plaira pas à tout le monde.

Cela dit, les Frères se réjouissent de voir leurs anciens élèves poursuivre leur formation à l'université – dans une perspective pratique, toutefois. Ils se targueront dans un opuscule publié en 1933 d'offrir un « enseignement moderne » en ce sens que les jeunes qu'ils forment se dirigent vers les professions les plus diverses.

On ne nie point la vertu singulière et unique des humanités latines et grecques, mais à des besoins nouveaux [...], on répond par une formation plus immédiatement pratique, adaptée aux développements du commerce et de l'industrie [...]. C'est toute une armée de futurs industriels, d'ingénieurs, de commerçants, de contremaîtres, de techniciens, d'ouvriers d'art qui, dans leurs classes d'enseignement moderne, se préparent directement et efficacement aux grandes écoles universitaires²².

22. Frère M.-Cyrille, *Le frère enseignant*, Montréal, Imprimerie de La Salle, 1933 (et cit. suiv.).

On l'a dit, plusieurs enseignants issus de cette communauté ont marqué le jeune Conrad Kirouac. Son professeur d'anglais Henri Ouellet, notamment, lui permet très tôt de maîtriser convenablement sinon parfaitement cette deuxième langue qui lui sera fort utile au moment de chercher des partenaires scientifiques à l'extérieur du Québec.

Être un frère au tournant du xx^e siècle

De quoi était faite la vie d'un frère des Écoles chrétiennes à cette époque? De beaucoup de travail et de peu de loisirs. Voué à une austérité sans faille, il n'a qu'une journée de congé par semaine, le jeudi. En plus du long processus d'intégration dans la congrégation (prénoviciat, noviciat, postulat et prononcé des vœux), le frère doit se livrer à des pratiques d'ascétisme appelées « examens particuliers ». Trois fois par jour, il est tenu de consigner dans un cahier les efforts qu'il déploie pour acquérir une qualité qui lui manque, ou pour vaincre un défaut. Il doit aussi, deux fois au cours de sa vie, effectuer les « exercices de saint Ignace », soit les petits exercices (une retraite de vingt jours) et les grands (trente jours), pendant lesquels il prie sans relâche et effectue un examen de conscience approfondi.

Le novice s'initie à la vie religieuse dans un cadre très contraignant: retraites de huit jours, études du catéchisme, mémorisation des règles de la congrégation, méditation et autres exercices de piété.

Le frère, quant à lui, exerce un authentique « travail de moine »: lever à 4 h 30 pour prier et assister à la première messe; déjeuner au réfectoire à 7 h 15; cours de 8 heures à 11 heures. Après un temps consacré à l'écriture, le frère avale son dîner rapidement en écoutant des prières lues par un récitant. Retour en cours entre 13 h 30 et 16 heures, après quoi il enseigne le catéchisme aux écoliers. Se retirant dans sa petite chambre, il

doit ensuite lire des textes sacrés et procéder à ce qu'on appelle *l'accusation*.

Qu'est-ce donc? Une coutume propre aux Frères des Écoles chrétiennes consistant à s'accuser, une fois par jour, des fautes qu'ils ont commises pendant la journée. Chaque faute doit être compensée par une pénitence précisée dans un recueil: une prière ou une réflexion. Après un repas servi à 18 h 30, suivi d'une période de «récréation» dont les enseignants profitent pour préparer leurs cours du lendemain, le coucher a lieu vers 21 h 15.

Un frère enseignant a droit à tout juste une «sortie du mois», et seulement lorsqu'il a fait preuve d'une bonne attitude. Cette escapade a lieu le premier mardi du mois. Il peut aussi être admissible à une «sortie canonique», une fois par année, dans une autre communauté de la congrégation.

Quel est cet homme étrange, vêtu d'une robe noire? On dirait un juge en fonction; mais il n'exerce point la justice. On le prendrait pour un prêtre; cependant on ne le voit jamais à l'autel; jamais en chaire. Cet homme ne fonde point de famille, et pourtant on l'aperçoit entouré d'une nuée d'enfants. Bien qu'il soit épris de méditation et de piété, ce n'est pas un solitaire, puisqu'il habite d'ordinaire des quartiers populeux et bruyants.

Cette description provient d'un petit livre du frère M.-Cyrille intitulé *Le frère enseignant*. Au-delà du ton suranné et du prosélytisme – on y parle par exemple des «âmes à sauver» – le frère enseignant y est présenté comme un homme humble et dévoué à sa cause: l'éducation. Il s'y consacre aux quatre coins du monde:

On l'aperçoit dans les gares et les tramways, dans les vaisseaux en partance pour l'Afrique, la Chine et les Indes [...]. À cet homme les écoliers disent en français: *Cher Frère*; en espagnol *Hermano*, *Hermanito*; en italien: *Carissimo*; en anglais: *Brother*; en allemand: *Brüder*...

Pour emprunter ce chemin, il faut donc embrasser sa mission fondamentale. Le frère est d'abord un éducateur : « L'éducation – celle des plus humbles en particulier – est belle encore parce qu'elle est le plus efficace moyen de régénérer les peuples ». Le frère est « l'ange gardien de ses élèves » ; il est le « remplaçant des parents » ; et il peut être tenu de partir en mission à l'étranger. En 1932, relate M.-Cyrille, pas moins de 146 de ses collègues ont quitté le Canada pour l'Océanie, l'Afrique et l'Asie.

Les Frères considèrent comme un tout l'éducation « physique et intellectuelle » de leurs élèves et organisent leur horaire en fonction de leurs besoins de « futurs citoyens ». « Pour faire de chacun d'eux des hommes sains et forts, [ils] se préoccupent de rendre leurs écoles conformes aux lois de l'hygiène ; ils organisent des exercices de gymnastique et de milice, des sports variant avec les saisons, l'âge et le développement des enfants. » Conrad ne semble pas adhérer à cette idée de l'exercice physique comme condition d'un bon équilibre. Il n'a aucune attirance pour les sports. Toutefois, le versant intellectuel de la mission lui va comme un gant :

Pour cultiver les facultés intellectuelles de leurs disciples, les Frères donnent un enseignement solide et adapté au milieu où ils travaillent : cours commercial, scientifique, industriel, agricole... Comme complément à leurs cours réguliers, les Frères fondent des bibliothèques scolaires, des cercles littéraires, dramatiques, artistiques, scientifiques.

Les règles de vie austères des Frères n'effraient pas Conrad. Dès ses premières années d'école, il se sent appelé par la voie de l'ordination et ressent un attrait particulier pour leur congrégation. Il faut dire que les enfants brillants comme lui ne peuvent guère échapper aux « agents recruteurs » chargés de dénicher dans les écoles de la Province les meilleurs candidats aux carrières ecclésiastiques...

Pourquoi pas le commerce ?

Y a-t-il eu une influence paternelle dans le choix de l'Académie commerciale? Sans aucun doute. Cyrille escompte que son seul fils prendra la relève de l'entreprise familiale. L'Académie le mettra dans cette voie. Quand l'adolescent commence à envisager la vocation et que la rumeur parvient aux oreilles du directeur de son école, puis à celles de son père, raconte Gilles Beaudet, ce dernier est catégorique: « Je veux d'abord qu'il termine son cours à l'Académie commerciale²³! »

C'est en 1898 que Conrad y a fait son entrée. Il a aimé l'atmosphère feutrée des salles de classe, le silence des bibliothèques. Il a goûté l'enseignement de ses maîtres avec délectation, émettant des opinions, proposant des hypothèses. C'était un élève apprécié de ses professeurs.

En 1901, il sort premier de sa promotion. Il lui faut à présent choisir entre deux voies: le commerce ou le sacerdoce. Dès son adolescence, il a démontré un intérêt pour le second. De plus, deux de ses sœurs sont devenues des religieuses, et il est très attaché à elles – et entretiendra une relation épistolaire soutenue pendant toute sa vie avec Mère Marie-des-Anges, sa sœur Adelcie.

Le jour de son vingtième anniversaire, il « fête dans la solitude de [son] cœur » une date charnière de sa vie et mesure le chemin parcouru :

J'avais à peine 13 ans quand j'entrai à l'Académie. Les trois ans que j'ai passés là comptent parmi les plus belles années de ma vie. [...] Entouré de l'affection de mes parents et sœurs, plein de goût pour l'étude et la lecture, c'est là que mon intelligence s'est ouverte sur l'horizon infini du savoir, que mon cœur a commencé à sentir et que de jeunes passions ont fait battre mon cœur plus vite²⁴.

23. *Frère Marie-Victorin*, p. 6.

24. *Mon miroir*, p. 159.

Au terme de son passage à l'Académie, son père espère lui faire renoncer à entrer dans les ordres. Il insiste pour que Conrad ne prenne aucune décision avant la fin du cours secondaire. Celui-ci accepte, mais l'idée de reprendre la suite des affaires paternelles semble de plus en plus compromise.

Ce n'est un secret pour personne : Cyrille a besoin d'un héritier capable de reprendre le flambeau des affaires et Conrad est, dans le Québec d'alors, le seul choix possible, son unique espoir de transmission. Un père ne peut certes pas s'opposer à ce que l'Église accueille son fils, mais il peut tenter, par des moyens détournés, de l'amener à choisir la vie profane.

Il offre à Conrad un voyage en Europe. Un tel cadeau, à 16 ans, ce n'est pas courant. Cyrille veut-il simplement le récompenser d'un parcours scolaire déjà remarquable ? Ou espère-t-il que l'adolescent goûtera sur le Vieux Continent des agréments que la vie dans l'Église lui interdirait ?

Conrad joue le jeu du bon fils, reconnaissant et respectueux de l'autorité paternelle, mais son destin semble tout tracé, du moins à ses yeux. La suite laisse à penser que son père finit par le voir.

Mais tout de même : Frère des Écoles chrétiennes ? Cyrille n'est pas emballé. Constatant que la perspective du voyage en Europe – qui ne se fera d'ailleurs pas –, n'a pas eu l'effet escompté, il s'y prend autrement pour influencer le choix de Conrad. Il y a mieux que cette congrégation de religieux humbles et austères. Le père annonce au fils qu'il a invité chez lui des représentants des Oblats, un ordre plus prestigieux à ses yeux, qui sauront peut-être l'attirer dans leurs rangs. Un rendez-vous a été fixé, mais Conrad s'y oppose. Cyrille insiste. Il y aura une rencontre.

Le soir dit, les émissaires oblats se présentent sur le seuil de la maison familiale, rue Saint-Vallier. Conrad, lui, est en retard. En son absence, on entame une discussion polie, mais les minutes passent. Puis les heures...

Il est minuit passé quand le candidat récalcitrant rentre enfin. Les recruteurs s'en sont allés depuis longtemps. Conrad s'était esquivé par la porte arrière à leur arrivée. Il n'ira pas chez les Oblats, un point c'est tout !

Il faut prendre la mesure de cette rébellion. Conrad a défié ouvertement la volonté de son père. À l'époque, dans certaines familles, un tel affront est terriblement risqué. Mais la réaction de Cyrille semble avoir été pacifique, puisque Conrad n'en dit pas un mot dans son journal.

Il sera Frère des Écoles chrétiennes. C'est pour lui une telle certitude qu'il n'attend pas la cérémonie de remise des diplômes de l'Académie commerciale, où il est maintes fois primé pour la qualité de ses travaux, pour annoncer son choix. Il est trop pressé de se rendre à Montréal et de faire son entrée au noviciat Mont-de-La Salle. C'est là que sont reçues les recrues des Frères.

Le 6 juin 1901, Conrad pose ses valises à la maison mère de la congrégation. Le hasard a voulu que le collègue, aujourd'hui démolì, se trouve dans la ville de Maisonneuve, sur les terres mêmes où s'installerait, trente ans plus tard, le Jardin botanique de Montréal²⁵. Ayant revêtu l'habit religieux le 15 août, Marie-Victorin y suivra une formation confessionnelle jusqu'à son départ pour Saint-Jérôme, en 1903, comme frère enseignant.

25. Municipalité indépendante formée après la fusion de la ville d'Hochelaga avec Montréal en 1883, Maisonneuve sera à son tour annexée à la métropole en 1918; elle constitue aujourd'hui une partie de l'arrondissement Mercier – Hochelaga-Maisonneuve.

2. 1901-1910: « Mon Bon Maître »

*Je tricote entre le bon Dieu,
mes livres, les fleurs et les papillons¹*

Peu de traces écrites témoignent du passage de Conrad Kirouac à l'Académie commerciale et à Mont-de-La Salle. Ce qu'on sait de cette période provient principalement des souvenirs consignés dans son journal, qu'il ne commence à tenir qu'en 1903. Mais à partir de cette date, il est possible de retracer avec beaucoup de précision le parcours du futur savant.

Dix-sept ans d'intimité

Nous devons à Gilles Beudet et à Lucie Jasmin la préparation et l'annotation de ce précieux texte, publié dans un ouvrage de 800 pages sous le titre *Mon miroir* aux éditions Fides, en 2004. Le premier de ces deux passionnés de Marie-Victorin est lui-même un frère des Écoles chrétiennes, et la seconde est chercheuse professionnelle.

Ces cahiers intimes qui courent sur dix-sept ans, dont la dernière entrée est rédigée en 1920, ont été retrouvés, notent les éditeurs de *Mon miroir*, dans la « petite chambre du frère Marie-Victorin peu de jours après le tragique accident du 15 juillet 1944² ». Ils n'étaient pas destinés à être publiés, mais leur auteur ne semblait pas exclure tout à fait cette éventualité, puisqu'il s'adresse occasionnellement à un « lecteur improbable ».

1. *Mon miroir*, p. 215.

2. *Ibid.*, p. 5.

Les entrées commencent en général par une note sur la météo du jour. Par exemple, le 25 juin 1903, on peut lire « Pluie, temps couvert », le 15 février 1904, « Poudrerie » et, les 16, 17 et 21 août 1903, « Beau ».

Le diariste s'adresse souvent à celui qu'il appelle son « Bon Maître ». C'est Dieu ou son Fils, bien entendu. L'expression, comme le signalent les éditeurs de *Mon miroir*, est employée par les évangélistes Marc et Luc. Marie-Victorin demande conseil à son Bon Maître ou lui confesse telle ou telle action, parfois sur un ton léger. Dès la première entrée du journal, il mentionne ainsi qu'il s'est amusé à chasser le barbeau (un haneton) pendant la prière : « Le Bon Maître a dû rire au fond de son tabernacle car il est si bon. » Mais il se confie également sur les vrais tourments de la foi. Ainsi, le 21 août 1903 :

Bon Maître, vous voyez le fond de mon cœur ; il me semble que je ne vous aime plus comme je le faisais à 15 ans. Il me semble qu'alors j'étais plus enthousiasmé pour le bien, plus délicat pour le mal... Ô mon Jésus, pardon, pardon d'avancer dans la vie spirituelle comme une écrevisse. Je vous reçois chaque matin, oh arrachez-moi ce cœur trop naturel, et rendez-moi ce cœur d'autrefois. Donnez-moi un cœur viril et fort, pour vous garder ardente et pure la flamme de ma jeunesse. Peut-être le soir n'est-il pas loin, faites que j'y arrive avec mon lis.

Le lis est symbole de pureté, de candeur. Quant à l'écrevisse, elle avance à reculons...

L'expression de sa piété revient pourtant à chaque page, littéralement. On pourrait presque voir le texte comme un long dialogue avec Dieu, entrecoupé de pensées personnelles et d'observations sur la vie quotidienne, si ce n'était de la place grandissante qu'y prend la botanique. Car le journal de Marie-Victorin est en partie un aide-mémoire, qui lui sert lorsqu'il répertorie ses échantillons biologiques.

Il reste que Dieu tient le premier rôle. Le 20 juin 1903, il se désole que la météo ait compromis une procession: « Décidément, Notre Seigneur veut nous donner une leçon d'humilité; nous n'avons pu, à cause du mauvais temps, le porter en triomphe dans nos rues; nos cœurs ont dû y suppléer. » Il exprime souvent son vœu le plus cher: être admis définitivement dans la congrégation: « Mon Jésus, voyez mes peines, bénissez-moi, faites que je sois un Frère. »

Le journal contenait également nombre de photographies, coupures de journaux et programmes de spectacles, imprimés de toutes sortes, insérés çà et là dans ses cahiers comme autant de traces d'événements que Conrad ne se résigne pas à jeter. Il s'interroge, le 13 janvier 1905, sur le sens de l'exercice :

Si jamais un profane mettait le nez dans mon journal, il pourrait dire de moi comme on a dit de Lamartine que toutes les phrases commencent par je et finissent par moi... ou encore que je ressemble à ces brahmes ou ces fakirs de l'Inde qui passent leur vie à considérer leur orteil!... Mais, après tout, il est bien permis d'occuper « son miroir » et je trouve un peu fou ce « je ne sais qui » qui disait :

*Le monde est rempli de fous
Celui qui n'en veut rien voir
Doit rester chez lui
Et casser son miroir.*

Ce « je ne sais qui » semble être Claude Le Petit, poète et satiriste français du xvii^e siècle, qui finit sur le bûcher pour avoir mis en cause les mœurs de la famille royale et du cardinal Mazarin. Conrad l'ignorait-il? On prête aussi souvent la citation, erronément, au marquis de Sade, ce qui pourrait expliquer que Marie-Victorin ne s'étende pas sur son attribution...

Ailleurs, l'adolescent se livre « sans filtre » sur les tentations de la chair. Le 12 août 1903, il voit monter en lui une énergie nimbée de mystère qu'il doit apprendre à dompter :

C'est étrange, ou plutôt c'est naturel, je sens l'aiguillon de ma chair redoubler d'intensité; ce corps que j'ai consacré à Dieu se révolte, veut jouir. Mon Dieu, mon Jésus, vous savez que je suis à vous pour toujours; ne permettez pas que je souille ce corps que vous visitez chaque matin; ne permettez pas que le vain fantôme du mariage éclipse dans mon âme l'amour de la blancheur du lis. Enfin, faites que ces luttes ne laissent pas dans mon âme des poussières qui pourraient blesser vos yeux.

C'est sur les mots « Pardon, mon Dieu, pardon! » que Marie-Victorin mettra fin à dix-sept ans d'introspection quasi quotidienne où se succèdent, pêle-mêle, pensées intimes, prières, extraits de correspondance, notes de lecture, observations innombrables sur mille sujets.

Grâce, donc, à ce précieux journal, qui servira de référence principale dans les prochaines pages, nous en apprenons beaucoup sur une personnalité qui se forme. Marie-Victorin consigne certes ses méditations chrétiennes, et juge ses actes à l'aune de l'idéologie de son temps et de sa charge. Mais il se révèle, le temps passant, de plus en plus fidèle à lui-même en ce sens qu'il accepte de se conformer aux balises morales qui lui sont imposées, tout en manifestant une volonté de plus en plus explicite de s'affirmer, parfois en contradiction avec celles-ci.

Passions de jeunesse

Les prières de Conrad sont donc exaucées le 12 juillet 1901 : il sera Frère des Écoles chrétiennes. « Quel bonheur ! Je suis donc religieux maintenant ! Oui, Bon Maître, je n'oublierai pas le serment que j'ai fait au pied de l'autel de "procurer votre

gloire autant qu'il me sera possible et que vous le demanderez de moi." » L'injonction est tirée de la formule rédigée par le fondateur de la congrégation, Jean-Baptiste de La Salle, pour le prononcé des vœux.

Mais les tourments intimes ne cesseront pas par l'opération du Saint-Esprit. La tentation le ronge. Pourtant, il tient plus que tout à préserver son « lis ». Le 10 juillet 1904 :

Grâce à Dieu, j'ai la douce espérance, sinon l'heureuse certitude, d'avoir encore la perle de la virginité. Cette immense faveur, c'est à vous ô Bon Maître que je la dois, à vous seul qui avez écarté de mon sentier les charognes du vice... et aussi à ma tendre mère du ciel dont la protection m'est si évidente... Mais ce trésor, je le porte dans un vase d'argile, dans un corps avide de jouissances, prêt à se jeter dans toutes les fanges.

L'année suivante, le 5 juillet 1905, il affirmait qu'il avait compris, durant une retraite, l'importance d'entourer sa chasteté « d'un rempart solide de prudence et de prière » : « Quel malheur si une témérité irréfléchie m'enlevait ce précieux trésor. Veillons à mon âme. »

En revanche, l'amour de la patrie ne lui est pas interdit ; à ses yeux le terroir, les gens du cru, sont indissociables de la foi chrétienne. À la fête du Calvaire, célébration des anciens qui se déroule en septembre dans les cimetières de villages, il est ému par l'effervescence collective :

Ce peuple restera un peuple tant que la croix brillera sur ses institutions, tant qu'elle s'élèvera le long des routes pour rappeler au voyageur, au pauvre, que lui aussi a un étendard, une bannière, un écu, tant que les citoyens apporteront au pied de ces croix le tribut de leur foi naïve et forte³.

3. *Ibid.*, p. 37.

Ce nationalisme catholique s'exprime encore lorsqu'il est envoyé à Westmount, à l'automne 1904 :

J'avais toujours dit que Westmount était « une mission sauvage ». Nous sommes pris de tous les côtés [...]. J'ai à prendre mon courage et mon cœur à deux mains pour obéir, par ces temps-ci, et je n'ai pour me consoler que le Bon Maître, que le froid matinal de mon cœur ne rebute pas... Je lui offre tout ça et je lui demande la grâce de faire un peu de bien à Westmount, de jeter un peu d'eau chaude sur ces enfants dont les sentiments sont refroidis par le protestantisme ambiant.

Il était heureux de saisir l'occasion que lui offraient ses supérieurs de parfaire son anglais en l'envoyant enseigner dans l'ouest de Montréal. Mais il n'aime pas l'école où on l'a posté et se plaint des mauvaises conditions d'hygiène qui y règnent : « Je ne suis pas très bien : coryza, rhume, etc., toutes les conséquences d'une école froide et sale. » On y reviendra.

Marius Victorinus

Dans la tradition catholique, il est d'usage que la personne qui entre dans les ordres emprunte le nom d'un saint qui lui servira de modèle. Conrad se choisit donc un « nom en religion » et voit ainsi sa propre identité passer au second plan. Comme chacun sait, mère Marie de l'Incarnation (1599-1672) avait pour nom de baptême Marie Guyart, et le frère André (1845-1937) était né Alfred Bessette.

Le nom que Conrad choisit est celui d'un grammairien romain du IV^e siècle qui a enseigné la rhétorique et traduit Platon et Aristote : Gaius Marius Victorinus. Peu connu même des exégètes, il aurait eu saint Jérôme (347-420) pour élève et aurait inspiré au futur saint Augustin sa conversion au christianisme. Berbère de naissance, Marius Victorinus se serait lui-même converti tardivement.

Que connaissait le jeune homme de cet intellectuel romain relativement obscur ? Difficile à dire, puisqu'il n'en fait jamais mention dans ses écrits, du moins ceux que j'ai consultés. Quoiqu'il en soit, Conrad Kirouac cessera dès lors peu à peu d'exister au profit du frère Marie-Victorin.

Il peut paraître étonnant que Conrad décide d'entrer en religion au jeune âge de 16 ans. C'était pourtant courant à l'époque: dès qu'un enfant est parvenu à l'adolescence, dit le droit canon, c'est-à-dire à 12 ans pour les filles et à 14 ans pour les garçons, on considère qu'il a la maturité nécessaire pour entrer en religion.

Un guide de 1933 décrit de façon précise ce qui amène de jeunes hommes à renoncer à la vie civile pour entrer dans les ordres. *Le frère enseignant*, du frère M.-Cyrille, décrit la « mission des frères enseignants dans l'Église et dans la Société » et a pour but de « promouvoir l'œuvre des vocations sacerdotales et religieuses ». Il ne concerne pas que les Frères des Écoles chrétiennes, mais bien les onze congrégations vouées à l'enseignement présentes au Canada, dont les Clercs de Saint-Viateur et les Frères maristes.

Le guide précise par exemple que le noviciat se prépare par une retraite de huit jours et une confession générale. « Le directeur des novices emploie une année pour les initier à la vie religieuse: étude des Règles et Constitutions de l'Institut, des obligations vitales, méditation, conférences, exercices de piété et étude du catéchisme. »

Au Québec, on peut entrer dans la vie religieuse dès 13 ans, mais à certaines conditions. Les très jeunes candidats (jusqu'à 16 ans) doivent passer par le juvénat avant de faire leur choix définitif. Pour plusieurs, la démarche est de courte durée: ils abandonnent la voie de l'ordination. « Entre treize et seize ans, bien des causes peuvent flétrir une vocation sainte: le goût du monde, l'attrait trompeur des plaisirs, de malheureuses

rencontres, des mauvaises lectures... Un instant suffit parfois pour faire sombrer le plus bel idéal⁴. »

Plusieurs grandes figures de la religion catholique sont entrées en communauté à un très jeune âge : Thomas d'Aquin, Pie V, saint Antoine, par exemple, avaient 14 ans au moment de faire ce choix. Saint Maur (patron des charbonniers et des fossoyeurs) en avait 12. Jeune, le postulant présente l'avantage d'avoir été préservé des mauvaises influences de la société. « C'est quand le cœur est pur et l'âme libre des graves passions qu'il est facile de prendre les bonnes habitudes qui assurent une sainte vie. »

Après le jувénat vient le noviciat, où les choses deviennent plus sérieuses. C'est la dernière étape avant l'adhésion définitive à la vie religieuse. Plus que jamais, l'aspirant doit mettre à l'épreuve ses motivations. Il est également suivi de près et évalué par ses supérieurs. Les « appelés de Dieu », à la fin de cette étape, font leur entrée officielle dans leur communauté au terme d'une cérémonie solennelle.

Si le début du xx^e siècle demeure un âge d'or des vocations religieuses au Canada quant au nombre de nouvelles recrues, on estime que les trois quarts des candidats abandonnent en cours de route. Parmi ceux qui restent, une proportion non négligeable (« 30 % dans certains noviciats », selon M.-Cyrille) devra renoncer pour des raisons de santé. D'autres causes peuvent jouer : une connaissance préalable insuffisante de la vie religieuse, un manque d'aptitude pour la mission des frères ou... la crise d'adolescence.

À douze ou treize ans, un enfant peut se croire sincèrement appelé à la vie religieuse, mais quand s'opèrent en lui les profondes transformations qui marquent la crise de l'adolescence, sa mentalité et ses goûts changent ; son orientation première peut alors dévier tout à fait.

4. Frère M.-Cyrille, *Le frère enseignant* (et cit. suiv.).

Ce sont les supérieurs qui décident qui reste et qui part. Dans le second cas, il faut tenir bon, « avoir constamment le glaive en main pour combattre les pensées mauvaises de la nature: caprices, sensualité, volonté propre, amour de l'indépendance. »

On exige du postulant « la santé et les forces nécessaires pour supporter les fatigues de l'enseignement ou de l'emploi assigné ». On veut des hommes ayant une tenue convenable et une « physionomie avenante, des manières distinguées ». On rejettera les hommes qui ont des « difformités apparentes ». Quant aux qualités intellectuelles attendues du futur religieux, « elles se résument en un jugement sain et en de suffisantes aptitudes pour acquérir l'instruction nécessaire à de futurs éducateurs ». Le candidat doit être capable de « suivre normalement ses classes, soit dans une bonne école primaire, soit dans un collège classique ». Rien pour inquiéter Conrad.

Ses poumons, en revanche, demeurent son talon d'Achille. Il craint que les supérieurs remarquent ses faiblesses respiratoires. Pourra-t-il tenir? En réalité, c'est la seule chose qui puisse entraver sa route vers son ambition. Ses craintes ne s'avèreront pas. Même s'il aura toujours une santé fragile, cet aspect ne nuira pas à sa vocation au point de menacer son entrée dans la congrégation.

Jeune homme discipliné, Conrad n'a pas de mal à suivre les règles de la maison qui l'accueille. Il prie avec ferveur et se conforme à tout ce qu'on attend d'un postulant. Les bons résultats qu'il obtient à ses examens mènent à la grande fête qui ouvre le noviciat: la prise d'habit.

C'est une cérémonie très solennelle. Le jeune homme échange ses vêtements séculiers contre une robe noire qui a été bénie par l'aumônier. Au son des cloches, familles et amis se rassemblent dans l'église; le chœur entame le *Veni Creator Spiritus*, hymne réservé aux grandes occasions. Ensuite, le frère

président prend la parole pour poser des questions aux jeunes aspirants: acceptent-ils de vivre en vrais religieux, respecteront-ils les règles établies par leurs supérieurs? Après qu'ils ont répondu par l'affirmative, on leur présente le costume.

C'est alors que leur nouveau nom est confirmé. Le supérieur leur remet un crucifix, un chapelet et une bible. L'auteur du *Frère enseignant* imagine la mise en garde que leur fait ce dernier, alors qu'une nouvelle vie commence pour eux:

Le travail du noviciat vous paraîtra parfois monotone. Vous aurez des heures sombres, lourdes, accablantes, et le démon essaiera de vous illusionner, de vous décourager, déclame le supérieur à ses classes réunies pour l'occasion. Pendant cette période, le cœur s'épure, la volonté se discipline, l'âme se rapproche de Dieu.

Les vœux

Au noviciat, les aspirants frères sont appelés à prononcer des vœux annuels. S'ils persévèrent jusqu'au scolasticat, ils prononceront dès lors des vœux triennaux. Ce n'est qu'après ces étapes, et pas avant d'avoir atteint l'âge de 25 ans, qu'un frère peut prononcer ses vœux perpétuels.

Du latin *votum*, « promesse », ces vœux sont un serment formel d'obéissance aux règles de la congrégation. Comme leur nom l'indique, ils constituent un engagement à vie. La décision de les prononcer ne revient pas seulement au novice, mais aussi à son supérieur. On ne franchit cette étape qu'après un long cheminement de volonté et de discipline.

Depuis le Moyen Âge, les vœux religieux fondamentaux sont de trois ordres: chasteté, pauvreté et obéissance. Chez les Frères des Écoles chrétiennes, mentionnent Beudet et Jasmin dans un appendice à *Mon miroir*, s'ajoute une dimension supplémentaire: le prononcé des vœux de « stabilité dans l'Institut

et d'enseigner gratuitement aux pauvres⁵ ». Compte tenu de la place qu'ils prendront dans l'existence de Marie-Victorin, il n'est pas inutile de définir ces engagements.

Qu'est-ce que le vœu de chasteté ? La promesse de renoncer à une vie sexuelle active, bien entendu, mais aussi d'aller plus loin encore en parvenant à une absence totale de pensées sexuelles. Le vœu de chasteté est l'une des trois conditions d'entrée en religion des moines et des religieuses, avec la pauvreté et l'obéissance. Chez les prêtres – et les frères ne sont pas prêtres –, il n'est pas question de chasteté, mais de célibat et de « continence parfaite et perpétuelle ». Il y a une nuance.

Comment Conrad Kirouac portera-t-il le vœu de chasteté ? Disons que c'est une question qui aura plusieurs réponses au cours de sa vie. Mais durant sa formation religieuse, il entend bien s'y conformer. Il semble ne jamais remettre en question l'idée que la pureté de l'esprit va avec celle du corps ; la sexualité est alors pour lui, par essence, un plaisir impur.

Il renonce donc aux plaisirs charnels pour élever son esprit. C'est en quelque sorte une affaire conclue directement avec Jésus, à en croire la prière qu'il lui adresse dans son journal le 21 juillet 1915.

Ô Christ, vous qui êtes tout amour, qui nous avez fait le commandement de nous aimer, bénissez ces résolutions que je prends dans la sincérité de mon cœur [...]. Donnez-moi cette puissance génitrice, Seigneur, moi qui vous ai sacrifié l'autre. Faites qu'eunuque dans ma chair, je sois fécond selon l'Esprit.

Le vœu de pauvreté est tout aussi important : « Par la pauvreté évangélique, dit la Règle de la congrégation, les Frères se font pauvres pour suivre le Christ pauvre et pour mieux

5. *Mon miroir*, p. 777.

servir les hommes, leurs frères, surtout ceux qui sont les plus déshérités⁶. »

S'inspirant de l'itinéraire spirituel du fondateur, les Frères des Écoles chrétiennes vivent simplement et humblement. Mettant tous leurs biens en commun, ils déterminent ensemble l'orientation de leur gestion. Le frère Robert Schieler, dans la *Règle des Frères des Écoles chrétiennes*, datée de 2015, résume :

[On attend des frères qu'ils] acceptent de partager, dans le concret de leur vie, la condition des pauvres. S'ils viennent à manquer de quelque chose d'utile ou de nécessaire, ils voient grandir en leur cœur la joie et la paix de la première béatitude. Ils savent, à l'occasion, se priver volontairement pour aider ceux qui souffrent de la pauvreté.

Si un frère des Écoles chrétiennes possède des biens avant le prononcé de ses vœux, il doit les céder à qui il le souhaite par le biais d'un testament valide devant la loi civile. Il en va de même pour l'administration et l'usufruit de son patrimoine.

Les frères « veillent à ce que la mise en commun des fruits de leur travail ne les conduise pas à un enrichissement collectif. Au contraire, ils partagent généreusement avec leurs Frères, avec les Districts les plus nécessiteux et avec les pauvres. » Les avoirs personnels doivent donc être versés dans les coffres de la congrégation. La règle dit que « ce qu'un Frère produit par son travail, aussi bien que ce qu'il perçoit comme salaire, pension ou don, revient à l'Institut ».

De même, « les Frères s'interdisent l'usage indépendant et la libre disposition des biens ou objets estimables à prix d'argent ». Mais, poursuit l'article 33, « ils ne gardent que la nue-propiété de leur patrimoine ainsi que la capacité d'hériter ». Ce point est important car il concernera Marie-Victorin lorsque son père mourra, laissant une fortune considérable en

6. Frère Robert Schieler, *Règle des Frères des Écoles chrétiennes*, Rome, 2015 (et cit. suiv.).

héritage. L'argent qu'il touchera personnellement, en dépit de son vœu de pauvreté, lui permettra une liberté d'action que peu de membres du clergé peuvent se permettre d'envisager. La Règle dit que le frère ayant au moins cinq ans de profession « peut renoncer librement à ses biens personnels », idéalement par un acte de renonciation officiel, mais ce renoncement n'est pas obligatoire.

Pour un futur frère, le vœu d'obéissance est tout aussi fondamental. Il consiste à s'inspirer du Christ qui s'est fait « obéissant jusqu'à la mort ». Par cet engagement, les frères acceptent l'autorité de leurs « Supérieurs légitimes », et sont également tenus de se plier aux ordres du Vatican. « Ils s'engagent, en conscience, à obéir aux ordres que le Pape ou les Supérieurs leur donneraient au nom du vœu », précise la Règle. Ces « ordres au nom du vœu » sont très rares et doivent être expliqués « par une formule appropriée ».

Il peut arriver que des convictions personnelles entravent la conscience d'un frère. C'est « légitime ». On conseille alors d'en parler avec le supérieur, qui lui indiquera la voie à suivre. « Après avoir exposé leur problème à la communauté et aux Supérieurs, les Frères, s'ils ne trouvent pas avec eux la solution, acceptent, dans une attitude de foi, la décision des Supérieurs. » Aussi bien dire qu'ils peuvent avoir des doutes, mais qu'ils doivent quand même exécuter les ordres...

Ce vœu d'obéissance forcera Marie-Victorin à accepter sans mot dire les affectations de ses supérieurs tout au long de sa carrière. Son prestige, lorsqu'il deviendra une figure majeure des sciences au Canada français, lui permettra néanmoins d'acquérir une certaine liberté, mais au moment de choisir son orientation, il s'attend à obéir sa vie durant aux ordres d'en haut.

Le 10 décembre 1904, par exemple, il apprend qu'il ne fêtera pas l'Immaculée Conception à Mont-de-La Salle, car il est muté sur la Rive-Sud :

Pauvre vie ! Encore un de tes coups [...]. L'obéissance m'ordonne de quitter le Mont qui se faisait si doux pour moi, pour faire la classe anglaise à Longueuil. Ma surprise n'a eu d'égale que mon embarras en face d'une position que ma santé est incapable de soutenir.

Il se résigne, à contrecœur. Plusieurs années plus tard, le 16 juillet 1911, il se plaint presque : « le bon Dieu ne m'a amené ici que pour me prêcher l'obéissance ». Cela vient « de tous les côtés à la fois » et « avec des détails s'appliquant exactement à mon cas particulier ». Aussi, ajoute-t-il, « je suis dans la disposition de subordonner, à l'avenir, l'exercice de mon zèle et de mon activité aux données de l'obéissance ».

Il sera bien conscient de la lourdeur de ce volet de son engagement quand viendra le moment de prononcer ses vœux perpétuels, le 23 juillet 1915. La veille, il écrira : « Ô mon cœur, es-tu prêt ? Es-tu détaché de tout ce qui est terrestre ? Es-tu prêt à être écrasé sous le pressoir de l'obéissance ? »

Enfin, le vœu de stabilité est une particularité des Frères des Écoles chrétiennes. « Les Frères, dit la Règle, considèrent la fidélité à leur vocation comme une réponse à la fidélité de Dieu envers eux. » Ce vœu s'inspire de l'intention du fondateur, qui souhaitait une communauté stable « pour répondre à la nécessité toujours actuelle de l'éducation des enfants ». En un mot, les frères s'engagent spécifiquement à demeurer toute leur vie dans la congrégation. Voilà un vœu que Marie-Victorin n'enfreindra jamais.

Cette fidélité n'était nullement intéressée, note Nive Voisine dans son histoire de la congrégation :

Celui que ses amis et ses étudiants appellent familièrement « le Frère » n'occupe jamais un poste d'autorité dans sa communauté – tout au plus est-il, un temps, sous-directeur à Longueuil – mais sa présence et son action ont un retentissement exceptionnel tout autant dans la société

canadienne-française que chez les Frères des Écoles chrétiennes⁷.

Premières classes

Au terme de ses études, Marie-Victorin entend se consacrer à la mission principale des Frères : enseigner aux plus pauvres. Le 11 mars 1903, on lui assigne une classe à Saint-Jérôme, dans une école que la congrégation a ouverte l'année précédente. Les besoins de formateurs y sont criants, d'autant plus que, quelques jours avant son entrée en poste, deux frères sont morts coup sur coup⁸.

Le voici, à 18 ans, devant une classe d'enfants turbulents dont il peine d'abord à capter l'attention. Il y parvient tant bien que mal ; y trouve même un certain plaisir. Il profite de la campagne pour se balader. Dans les forêts environnantes, il explore la nature.

Mais une violente hémorragie pulmonaire terrasse le jeune enseignant. L'attaque est très douloureuse. Quatre crises de moindre intensité suivent. C'en est trop aux yeux du frère supérieur, qui le rapatrie sur-le-champ à Montréal.

Moins d'un an après son arrivée, Marie-Victorin dit donc adieu aux Basses-Laurentides. Il est renvoyé à la maison mère, Mont-de-La Salle, où il doit se résoudre à jeter l'ancre pour quelques mois. Repos forcé.

Comme il est dispensé d'enseignement, on l'affecte à la bibliothèque. Ce n'est pas une punition, comme le décrit bien Pierre Couture :

Lui, l'amateur de livres, le connaisseur, le voilà dans son élément. Il en profite pour parfaire son savoir. Il s'intéresse en

7. *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada*, Tome II: *Une ère de prospérité (1880-1946)*, Sainte-Foy, Anne Sigier, 1991, p. 221.

8. Pierre Couture, *Marie-Victorin: le botaniste patriote*, p. 16.

particulier à la géométrie, à l'histoire naturelle, à la zoologie. Son père lui fait même cadeau d'un microscope qui sera mis abondamment à contribution. Au printemps 1904, le frère s'est suffisamment rétabli pour assumer des tâches plus exigeantes et même faire des excursions dans les environs⁹.

Le 2 septembre 1904, il se présente à l'école Saint-Léon-de-Westmount, où on l'a envoyé sans préavis.

La transition est difficile. Le contraste entre le milieu francophone rural de Saint-Jérôme et celui de la bourgeoisie anglo-montréalaise le heurte: «La vision de la nature et de la jeunesse jérômienne me hantera longtemps encore, surtout quand je me trouverai face à face avec ce froid quartier princier, mais protestant, joli, mais pas beau¹⁰. »

Il semble ne trouver aucune vertu à Westmount. Et il s'y sent bien seul. La nature lui manque terriblement. «À Saint-Jérôme, il a déjà cueilli et classé des plantes. Westmount en revanche est un purgatoire sans herborisation¹¹ », écrit encore Couture.

De plus, tout est à faire dans cette école qui vient d'ouvrir. Elle est «dépourvue du nécessaire: ni bureaux, ni chaises, ni tableau noir le jour de la rentrée¹²», note un ouvrage publié pour le centenaire de l'établissement des Frères des Écoles chrétiennes au Canada. On compte trois enseignants pour 24 élèves, dont la moitié sont de langue anglaise. «La présence, dans les mêmes classes, de deux éléments ethniques, différant par la langue et les aspirations, créait un problème délicat», ajoute, sibyllin, le même texte.

Le 26 novembre 1904, il note qu'il a «craché du sang». Avisés de son état de santé, ses supérieurs le relèvent de ses

9. *Ibid.*, p. 17.

10. *Mon miroir*, p. 113.

11. *Marie-Victorin: le botaniste patriote*, p. 29.

12. *L'œuvre d'un siècle. Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada*, sous la direction de Frère M.-Cyrille, Montréal, Frères des Écoles chrétiennes, p. 325.

fonctions vers la fin du trimestre et le renvoient à nouveau à Mont-de-La Salle: « J'ai dû laisser Westmount, dire adieu à mes élèves sur le tableau et émigrer vers l'infirmerie. Adieu les beaux rêves d'apostolat, adieu l'espoir d'apprendre l'anglais à fond. »

Trois jours après son retour, il reçoit la permission de marcher, lentement, dans les environs de l'hôpital. Il prend du mieux et peut réintégrer ses fonctions d'enseignement, mais, cette fois, on l'envoie à Longueuil. Ironie du sort: on lui donne d'abord la charge d'une classe d'anglais...

Au début du xx^e siècle, Longueuil est une bourgade rurale coupée de la grande ville trois saisons sur quatre; un pont de glace, l'hiver, assure la liaison. Le recensement fédéral mené au tournant du siècle fait état de 2885 âmes. C'est notamment un lieu de villégiature pour des Montréalais assez riches pour se payer une villa d'été. La population a le téléphone depuis 1875, mais il a fallu attendre 1901 pour l'électrification, en vertu d'un contrat signé avec la Royal Electric.

Le Collège de Longueuil est alors sis rue Saint-Charles, dans une vaste demeure de pierre face au fleuve Saint-Laurent. Aujourd'hui l'immeuble datant de 1815 abrite le siège de la Commission scolaire Marie-Victorin.

Cette fois, le confort et la beauté entourent le jeune frère. Longueuil aura une influence durable dans sa vie. Il en fera le quartier général de son action scientifique pour la première moitié de sa carrière. Depuis cette base sur la rive sud, il partira vers les quatre points cardinaux pour *herboriser*: recueillir des plantes sauvages afin de les étudier.

Il arpentera très vite les îles de Boucherville et les forêts de Belœil, Fort-Chambly, Saint-Lambert et Saint-Hubert, avant d'étendre son rayon d'action plus loin encore.

Table des matières

Première partie 1885-1920 Enfance et jeunesse

1. 1885-1901 : L'enfant du grand ruisseau	9
La maison de François Kirouac	12
Un écolier fragile	14
L'Académie commerciale	17
Une influence pédagogique	22
Être un frère au tournant du xx ^e siècle	25
Pourquoi pas le commerce ?	27
2. 1901-1910 : « Mon Bon Maître »	31
Dix-sept ans d'intimité	31
Passions de jeunesse	34
Marius Victorinus	36
Les vœux	40
Premières classes	45
Bonnes et mauvaises lectures	48
« Je m'occupe de botanique »	51
<i>Le Naturaliste canadien</i>	53
Frère Rolland, un ami pour la vie	56
Tandis que la mort veille	60
Adelcie et Laura	63
Blanche, Eudora et Bernadette	67
Cyrille écrit ; Philomène, non	68
Sorties	70

Une soirée au Cercle La Salle.....	74
Marie-Victorin dramaturge.....	78
Rivages enchantés.....	80
Un réseau.....	81
3. 1910-1920 : La fin de l'innocence.....	83
« M. Sonpays ».....	84
Photographe curieux.....	89
Pendant ce temps, dans l'herbier... ..	91
Raccommoder les âmes.....	97
Contre Darwin!.....	100
Adieu, Philomène.....	103
De la prose.....	106
La Flore au fusil.....	109
Pour une science française en Amérique.....	111
Une flore artificielle.....	116
Les Madelinots.....	120
<i>Récits et Croquis</i>	124
« Cher abbé Huard... ».....	127
L'universitaire réticent.....	130

Deuxième partie

1920-1930

L'universitaire

4. 1921-1925 : Docteur malgré lui.....	137
Le phénix de la rue Saint-Denis.....	139
Former l'autodidacte.....	143
Jules Brunel, assistant.....	148
Une publication et une société savante.....	153
Le deuil et le droit.....	155
Trois « thèses » en sept jours.....	159
Vers la haute culture scientifique.....	164

L'ACFAS.	166
« Nous étions très pauvres et nos désirs, très grands ».	169
La Société royale du Canada et Marius Barbeau	171
Jacques Rousseau	176
Expédition gaspésienne	180
Tensions et intrigues.	183
Voyage en Minganie	186
Enfin, Fernald !	188
Le président veut <i>Le Naturaliste canadien</i>	193
Une nouvelle pièce	195
Un frère en colère	199
Une année féconde	203
5. 1925-1929 : Évolution d'un chrétien	207
La preuve par le chardon	212
Ceslas Forest : botanique et philosophie	215
En route !	221
Le Royaume-Uni	223
La France et l'Espagne	226
Les jardins de Séville.	228
Aux Canaries	232
Le sang du dragon.	235
Le <i>Llandoverly Castle</i>	236
Le Cap.	240
« <i>Some evidence of evolution</i> »	243
Le sang de la terre	245
Noirs d'Afrique du Sud	246
Le premier baobab	249
Du Zimbabwe à Zanzibar	251
Éléments de linguistique	255
En Afrique centrale.	256
<i>Jambo!</i>	258
Circoncision féminine	261

Chez les Leakey	262
Prières en mer	264
Vers l'Égypte	266
Toutankhamon	268
Les pyramides à dos de chameau	271
Jardin, zoo et écoles	273
Jérusalem!	274
Bronchite turque	282
À quia, dans les Balkans.	285
Le jardin de Mendel	288
Enfin seul, à Berlin	289
Retour à Paris	293
Traversée difficile	298
Bouturages ethnographiques.	300

Troisième partie

1930-1944

L'intellectuel et le bâtisseur

6. 1931-1935 : Les années de la <i>Flore laurentienne</i>	305
Un jardin pour Montréal	308
Rousseau se marie.	314
Henry Teuscher	316
Un espion des nazis?	320
Les Cercles des jeunes naturalistes	323
Une brillante étudiante.	328
L'École de l'Éveil	330
Le « maelström universitaire »	332
Parler à tous	335
« <i>Come with me!</i> »	339
La seconde naissance de l'ACFAS.	340
La <i>Flore</i> éclot	343
Une préface	345

L'herbier, une collection majeure	350
Après la <i>Flore</i>	350
Mille francs pour tous!	352
Les « lettres biologiques »	353
Une femme s'explore	358
Un être d'exception	363
7. 1936-1944 : Libre à Cuba	367
Duplessis tient parole	369
L'Institut de géologie	372
Pierre Dansereau, l'écologiste	376
« Une demi-douzaine de Marie-Victorin »	379
<i>Hermano León</i>	383
Pour ou contre Cuba ?	389
Haïti	394
Timounes, président, paysans	397
« Haïti à feu et à sang »	401
Escapade dominicaine	402
Diaporama	406
Tambours vaudous	412
Les <i>Itinéraires botaniques</i>	414
Ceiba et cacaoyer	418
Culte marial	420
Poinsettias indigènes	423
<i>Coccothrinax victorinii</i>	425
Malheurs d'un photographe	427
Lire le territoire par les plantes	427
Chez les Atkins	430
À l'île des Pins	431
Kodachromes	437
Madame Lasnier	440
Transplanter Cuba	441
L'Institut déménage	444
Révérend Nestor	444

Un voyage et des grincements de dents	446
Rouges tropiques	451
Maisí	453
Troisième voyage	458
Trente survivants	461
Retour à l'île des Pins	463
Quatrième voyage	464
« Les Everglades de Cuba »	466
Fleur de pet	468
Fertile lagune	469
La forêt fossile	471
Merveille et drame d'une floraison	472
Les palmiers, toujours	473
Itinéraires posthumes	476
Traction animale	479
Un dragonnier cubain	481
Sixième voyage	483
Septième voyage	485
Missions aux Caraïbes	487
Les souvenirs de Marcel Cailloux	489
Mourir pour une fougère	494
La grande peine de Marcelle	496
Conclusion : Un legs	499
Note	501
Chronologie	503
Bibliographie sélective	507
Index des noms de personnes	511
Remerciements	519

LA VIE DE MARIE-VICTORIN, né Conrad Kirouac, commence à Kingsey Falls en 1885. Enfant de santé fragile, sa curiosité naturelle le mène vite vers les sciences du vivant. L'époque, mais aussi une foi authentique, lui font joindre les Frères des Écoles chrétiennes, congrégation vouée à l'enseignement primaire et secondaire. Mais le chercheur autodidacte qu'il est jouit bientôt d'un prestige et d'une autonomie qui lui ouvrent les portes d'une Université de Montréal fraîchement émancipée, dont il fonde le laboratoire de botanique.

Intellectuel engagé tant pour l'éducation populaire que pour la recherche de pointe en français, homme des grands projets, l'auteur de la *Flore laurentienne* et maître d'œuvre du Jardin botanique de Montréal était un être charismatique et complexe. La chance du biographe – et la nôtre –, c'est que son sujet a laissé un véritable trésor d'écrits : journal de jeunesse, œuvres littéraires, correspondance personnelle et scientifique, notes d'herborisation, récits de voyage, billets, discours, lettres à la presse. On y découvre toutes les facettes d'un esprit libre, tour à tour espiègle et enfiévré, pénétrant et léger. Mais aussi, et surtout, on traverse les temps héroïques du Québec scientifique aux côtés d'un de ses bâtisseurs.

Journaliste, enseignant et chercheur en communications, Mathieu-Robert Sauvé est l'auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique, essais et biographies. Ses recherches pour la réalisation du *Laurentien* se sont échelonnées sur près d'une décennie.

ISBN 978-2-89849-056-9



Groupe
Livre
QUÉBECOR